# FORMES D'AUTOTRADUCTION DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE AUSTRALIENNE ABORIGÈNE

**Virginie PFEIFFER**
Université Jean Moulin Lyon 3, France
vpfeif@gmail.com

**Résumé** : Cet article s'intéresse à deux formes d'autotraduction dans la littérature de jeunesse australienne aborigène : l'autotraduction collaborative et l'autotraduction intralinguale. L'autotraduction collaborative concerne la collaboration entre auteurs et traducteurs pour traduire un ouvrage dans une langue cible. L'autotraduction intralinguale concerne la traduction, ou réécriture, d'un texte dans une même langue mais pour un public différent. Notre corpus comprend quatre ouvrages de littérature de jeunesse australienne aborigène.

**Mots-clés** : Australie aborigène, autobiographie, autotraduction, littérature de jeunesse, mémoire.

**Abstract**: This paper will explore two types of auto-translation applied to Australian Aboriginal children's literature: collaborative auto-translation and intralingual auto-translation. By collaborative auto-translation, we mean the close collaboration between authors and translators in order to translate a work from one language to another. By intralingual auto-translation, we mean the translation that occurs between two texts within the same language but for a different audience. Our corpus will include four Australian Aboriginal children's novels.

**Keywords**: Aboriginal Australia, autobiography, auto-translation, children's literature, memoir.

Il n'est sans doute pas inutile de commencer par rappeler la définition de l'autotraduction. Ainsi, selon Valeria Sperti, « l'autotraduction est la transposition dans une autre langue d'une œuvre originale accomplie par l'auteur lui-même » (Sperti, 2017 : 1). Elle poursuit son propos en indiquant que :

> Chaque autotraducteur doit tenir compte des objectifs de toute transposition : maintenir les informations complètes du texte premier, atteindre une qualité esthétique comparable et veiller à ce que le texte ait une même fluidité et un même naturel dans l'autre langue. Par sa réaffirmation de l'œuvre et par le processus auquel elle soumet la première version, l'autotraduction se manifeste ainsi comme une continuation du texte premier. (Sperti, 2017 : 3)

Dans cet article, nous n'allons pas nous intéresser à des exemples canoniques d'autotraduction mais plutôt à deux cas qui se situent à la frontière entre traduction et autotraduction. Olga Anokhina les qualifie de « cas limites de l'autotraduction » (Anokhina, 2019 : 100). Nous allons ainsi étudier deux



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

exemples d'autotraduction collaborative et deux exemples d'autotraduction intralinguale. Nous prendrons comme cadre littéraire celui de la littérature de jeunesse australienne aborigène.

## 1. La littérature de jeunesse australienne aborigène

Nous qualifions de littérature de jeunesse australienne aborigène, non pas des récits écrits par des auteurs de descendance non aborigène mettant en scène des personnages aborigènes comme il en existe des centaines d'exemples dans la littérature de jeunesse australienne, mais bien des récits écrits par des auteurs aborigènes. Les premiers exemples d'histoires et de contes aborigènes destinés aux enfants remontent à 40 000 ans[1] lorsque la tradition orale pour raconter des histoires était alors très forte. La plupart de ces histoires était des *Dreamtime Stories*, c'est-à-dire des histoires sur le mythe de la Création qui racontent la façon dont les esprits ancestraux ont créé la Terre. La littérature de jeunesse aborigène écrite ne s'est, quant à elle, développée que tardivement. En effet, ce n'est que depuis une cinquantaine d'années que les auteurs aborigènes peuvent faire entendre leurs voix et participer à la vie littéraire de leur pays.

Le premier ouvrage de littérature jeunesse aborigène date de 1964. Il s'agit de *The Legends of Moonie Jarl* qui est un recueil d'histoires[2]. Il faudra néanmoins attendre la fin des années 1980[3] pour que la littérature de jeunesse aborigène se développe réellement. Son développement s'est accompagné de la création de maisons d'édition spécialisées dans ce domaine pour compenser le manque de publications d'ouvrages d'auteurs aborigènes par les maisons d'édition australiennes traditionnelles. Nous pouvons notamment citer *Australian Studies Press*, *Institute of Aboriginal Development* et *Magabala Books* comme maisons d'édition dirigées par des personnes de descendance aborigène et publiant uniquement des ouvrages écrits et illustrés par des Aborigènes.

La plupart des ouvrages de littérature de jeunesse aborigène sont des récits autobiographiques ou des mémoires qui racontent la jeunesse des auteurs aborigènes et/ou des membres de leur famille. Ils représentent une fenêtre sur l'Histoire aborigène en ce qu'ils évoquent souvent la vie qu'ils ont menée en zone rurale, la période des *Stolen Generations*, ou générations volées, lorsque les enfants aborigènes étaient arrachés à leur famille pour être placés en école missionnaires supervisés par des non-Aborigènes, mais aussi l'exode rural forcé vers des fermes d'élevage de bovins. C'est à ce type de récits que nous allons nous intéresser dans cet article.

---

[1] Voir à ce sujet l'article intitulé « Australia » de Rhonda Bunbury dans lequel elle explique que la transmission orale de ces histoires permettait de perpétuer les traditions ancestrales de ce peuple.

[2] C'est Juliet O'Conor qui a indiqué que *The Legends of Moonie Jarl* était le premier ouvrage de littérature de jeunesse australienne aborigène.

[3] C'est même plus précisément à partir des célébrations du bicentenaire de l'Australie en 1988 que la société australienne non aborigène a commencé à s'intéresser à la culture aborigène et que la littérature aborigène a pu se développer.



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

## 2. L'autotraduction collaborative

Nous allons tout d'abord nous intéresser au processus d'autotraduction collaborative dans la littérature de jeunesse aborigène. Il convient, en premier lieu, de définir le concept d'autotraduction collaborative avant d'analyser les exemples retenus. Esa Hartmann propose la définition suivante :

> Réunissant l'auteur et le traducteur d'une œuvre littéraire au sein d'une composition textuelle commune où se cristallise le passage d'une langue à l'autre, certaines configurations de la traduction collaborative peuvent donner naissance à une activité d'autotraduction. L'auteur, qui participe activement à la tâche de traduction, entreprend de transposer – du moins partiellement – sa propre œuvre, en la recréant dans une autre langue. (Hartmann, 2019 : 25)

Nous pouvons distinguer trois types de traductions collaboratives : la collaboration traductive, la closelaboration et l'autotraduction assistée. Selon Valeria Sperti,

> La première correspond à une collaboration, généralement à distance entre le traducteur — qui exerce plus de contrôle sur le produit culturel final — et l'auteur. Leur communication vise surtout l'éclairement de passages et le peaufinage de la langue. Comme l'écrivain ne maîtrise pas parfaitement la langue cible, son auctoritas sur la version finale du texte est limitée. La deuxième incarne une collaboration assidue et constante entre l'écrivain-autotraducteur et le traducteur. Ils travaillent toujours ensemble et à partir d'un méta-texte en devenir. Leur relation se base sur la négociation des choix de traduction, le dialogue et la construction. Finalement, le texte d'arrivée est une récréation. En revanche, l'autotraduction assistée indique une relation de collaboration basée sur des compétences linguistiques, littéraires et culturelles réciproques. Le traducteur assiste l'autotraducteur en qualité de conseiller. (Sperti, 2016 : 150)

Cette distinction est pertinente pour notre étude de cas car nous allons voir que les deux exemples retenus correspondent à deux types différents d'autotraduction collaborative.

*Two Sisters* de Ngarta Jinny Bent, Jukuna Mona Chuguna, Pat Lowe et Eirlys Richards raconte la vie des deux sœurs, Ngarta et Jukuna, dans les années 1950 alors qu'elles vivaient dans le grand désert australien. Elles subirent un exode forcé vers des *cattle stations*, des fermes d'élevage de bovins. Pat rencontra Ngarta à Fitzroy Crossing, une petite ville du Nord-Est de l'Australie occidentale où elles vivaient toutes les deux. Les deux femmes apprirent à se connaître et Pat proposa à Ngarta de retranscrire son histoire pour ne pas qu'elle tombe dans l'oubli, cette dernière accepta. Commença alors un travail de rédaction puis de traduction collaborative. Pat a tout d'abord enregistré l'histoire racontée en langue walmajarri[1] par Ngarta puis l'a retranscrite, toujours en langue walmajarri, en y ajoutant un petit travail d'édition littéraire. Ce n'est qu'après qu'une version en anglais a été proposée. Le processus de

[1] L'une des langues aborigènes du Nord-Est de l'Australie occidentale parlée par les deux auteurs aborigènes, Ngarta et Jukuna.



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

rédaction fut assez similaire pour Jukuna et Eirlys. Elles se sont toutes les deux rencontrées à Fitzroy Crossing alors qu'elles apprenaient la langue Walmajarri, Jukuna parce qu'elle était illettrée et Eirlys parce qu'elle s'intéressait aux langues aborigènes. Une quinzaine d'années plus tard, alors que Jukuna savait lire, écrire et parler sa langue maternelle, elle écrivit quelques pages pour raconter son histoire. Elle la fit lire à Eirlys. Grâce à une subvention du Centre de ressources linguistiques de la région du Kimberley, Jukuna a pu enrichir son histoire et travailler avec Eirlys pour la faire publier. Elles se sont vues à plusieurs reprises afin de peaufiner l'histoire en langue walmajarri. Jukuna a ensuite demandé à Eirlys de traduire son histoire en anglais.

C'est donc à la demande des deux auteurs aborigènes, Ngarta et Jukuna, qu'une version anglaise a vu le jour. Les deux versions, en walmajarri et en anglais, ont été éditées et publiées dans le même ouvrage. Une notice explicative concernant le processus de traduction se trouve à la fin du livre. Parmi la « galaxie des langues » (Grutman, 2016), il est intéressant de remarquer qu'il s'agit ici d'une traduction d'une langue minorée vers une langue dominante. Nous sommes donc ici en présence d'une forme centripète de supratraduction qui va d'une langue périphérique vers une langue qui occupe une position plus centrale (Grutman, 2015 : 6). Selon Christian Lagarde, « l'autotraduction vers une langue de plus grande diffusion est sans doute susceptible d'obéir à une volonté individuelle de partage, destinée à faire connaître la langue, la culture et l'œuvre au-delà de son lectorat potentiel étroit » (Lagarde, 2015 : 37).

Cette « nécessité de diffuser et de préserver un patrimoine culturel et littéraire, qui va de pair avec une prise de conscience collective » (Pacini, 2015 : 166) se vérifie dans la traduction et la publication de *Two Sisters*. En effet, les auteurs ont fait le choix de rendre leurs histoires accessibles au public anglophone grâce à la traduction en anglais. Elles n'ont pas pour autant fait tomber leur langue dans l'oubli en choisissant de publier aussi leur version en langue walmajarri. Ce choix de publier une édition bilingue relève d'une motivation pédagogique[1] qui vise à préserver leur patrimoine linguistique malheureusement menacé de disparaître.

Concernant le processus de traduction et le contenu de la traduction en anglais, les traductrices expliquent que certaines informations supplémentaires ont été ajoutées dans le texte cible de manière à apporter des précisions sur certains aspects ou faits qui sont évidents pour les populations aborigènes mais beaucoup moins pour les lecteurs anglophones[2]. Par exemple, la tradition

[1] Voir l'article de David ar Rouz, « De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne » dans lequel il explique en détail la raison pédagogique qui découle de la publication d'ouvrages bilingues dont l'une des langues est minoritaire.

[2] Yanis Mohdeb, dans son mémoire intitulé « L'autotraduction littéraire, entre traduction et réécriture, le cas de Rachid Boudjedra » et reprenant les études du groupe AUTOTRAD de l'Université Autonome de Barcelone, part de l'hypothèse que quand il s'agit de langues lointaines, comme c'est le cas entre les langues aborigènes et l'anglais dans nos exemples,



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

aborigène implique que les noms de personnes récemment décédées soient retirés de la langue parlée. Les personnes qui portent le même nom que la personne décédée vont même jusqu'à changer de nom temporairement, si ce n'est pour toujours. Plus la relation avec la personne décédée était proche plus le tabou dure longtemps. Les Aborigènes ont de toute façon tendance à s'appeler en fonction des relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres plutôt que par leur prénom. Cependant, dans la tradition européenne, ce phénomène peut entraîner certaines confusions à la lecture. La traductrice explique donc que, dans certains cas, elle a réattribué le prénom de certains personnages afin de faciliter la compréhension du texte cible, en veillant à ne le faire qu'au minimum de façon à respecter les volontés et traditions des auteurs aborigènes.

De plus, Pat, qui a traduit l'histoire de Ngarta, explique qu'elle fit lire sa première version en anglais à certains de ses amis. Ces derniers ont trouvé que l'histoire n'était pas assez claire et qu'il manquait beaucoup de détails pour bien comprendre l'histoire. Ils lui ont conseillé de la réécrire en prenant plus de distance avec l'histoire originale tout en comblant les vides nécessaires pour permettre une meilleure compréhension de l'histoire. Pat a donc retravaillé son texte en anglais en demandant à Ngarta de lui donner des informations supplémentaires. Par exemple, quand Ngarta raconte sa vie d'enfant, elle nomme les lieux où elle est allée en fonction de leur nature (trous d'eau, désert...) et non avec leur nom, ce qui se révèle assez déconcertant pour le lecteur anglophone. Les noms précis des lieux ont donc été ajoutés dans la version en anglais alors qu'ils ne figurent pas dans la version en langue walmajarri. De même, Ngarta indique notamment qu'elle a fait partie de l'un des derniers groupes à quitter le désert pour aller s'installer dans une ferme sans expliquer les raisons de cet exode. La traductrice, avec l'accord de l'auteur, a donc décidé d'inclure l'explication dans la version en anglais.

Il ne s'agit donc pas d'une traduction très fidèle au mot à mot mais plutôt d'une adaptation qui apporte des précisions tout en gardant l'intention générale du texte source. La version en anglais a ensuite été retraduite en langue walmajarri (processus de rétro-traduction) afin que les auteurs aborigènes donnent leur accord sur les ajouts et modifications de la version en anglais. Les deux traductrices, Pat et Eirlys peuvent être considérées comme des autotraductrices puisqu'elles ont activement contribué à la rédaction de l'histoire. Elles sont des « traductrices privilégiées » (Tanqueiro, 1999 : 20) à double titre : « non seulement elles cumulent les fonctions d'auteur et de traducteur mais aussi parce qu'elles peuvent opérer ce cumul que grâce à une double compétence, à la fois littéraire, culturelle et linguistique » (Lagarde, 2015 : 32). *Two Sisters* est un exemple de collaboration traductive selon la classification de Sperti. En effet, les deux auteurs aborigènes, n'ayant quasiment aucune connaissance de la langue anglaise, n'ont pas pu beaucoup aider les

---

l'autotraducteur aura plus de problèmes à résoudre et que ces problèmes seront aussi bien d'ordre linguistique que culturel.



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

deux traductrices dans l'exercice de transfert linguistique vers l'anglais. Par contre, l'implication des traductrices dans l'exercice de rédaction était très forte, elles ont pu poser toutes les questions nécessaires aux auteurs afin d'obtenir les éclaircissements dont elles avaient besoin.

*Alice's daughter - Lost mission child* de Rhonda Collard-Spratt et Jacki Ferro raconte l'histoire de la jeune Rhonda qui a été victime des *Stolen Generations* dès l'âge de 3 ans et placée à Carnarvon Native Mission pendant près de 15 ans. Adulte, elle a cherché à retrouver son identité, sa culture, ses origines. *Alice's daughter* représente un exemple d'autotraduction collaborative que l'on pourrait qualifier de « closelaboration » selon les termes de Sperti expliqués précédemment. L'auteur aborigène Rhonda avait déjà écrit son histoire en mélangeant les langues aborigènes ingada, watjarri, et pilbara (toutes issues d'une région centrale de l'Australie occidentale) et anglaise. Elle rencontre Jacki lors d'un atelier d'arts plastiques organisé dans le centre communautaire de la région. Rhonda en est venue à raconter son histoire qui a ému Jacki. Cette dernière lui a proposé de travailler en collaboration pour écrire son histoire et c'est ainsi qu'elles ont commencé à travailler ensemble. Rhonda avait déjà couché sur le papier quelques épisodes de sa vie qu'elle a amenés à Jacki. Elles sont parties de cette base écrite pour enrichir l'histoire. À chaque session de travail, elles se retrouvaient chez Jacki pour travailler ensemble. La question de la langue d'écriture ne s'est pas posée car Rhonda parlait très bien anglais du fait de son éducation en école missionnaire. L'histoire a donc été écrite par Rhonda avec l'aide de Jacki en anglais, tout en incorporant quelques mots en langues aborigènes, reflets linguistiques de ses origines.

Il faut savoir que la tradition aborigène empêche normalement de raconter une histoire dans l'ordre chronologique des faits, au profit d'une histoire racontée par phases cycliques car les Aborigènes perçoivent la vie comme un cycle. Il faut donc que leurs histoires respectent ce schéma. Afin de ne pas perdre les lecteurs dans la chronologie, l'auteur et la traductrice ont décidé de raconter l'histoire chronologiquement, ce qui a impliqué un important travail d'édition. Rhonda se remémorait un épisode de sa vie, le racontait à Jacki qui prenait des notes et le mettait en forme sur l'ordinateur. Elles échangeaient beaucoup et si elles n'étaient pas d'accord, elles en discutaient jusqu'à trouver un point d'accord. C'est aussi ainsi qu'elles ont lié une véritable amitié.

Ce travail collaboratif qui a mené à la publication des deux ouvrages que nous venons de citer révèle un double processus de traduction : à la fois de la langue orale vers la langue écrite (avec les changements que cela implique) et une traduction linguistique des langues aborigènes vers l'anglais. Il est tout de même important de noter que les versions anglaises de ces deux ouvrages contiennent chacune un certain nombre de mots préservés en langues aborigènes car ils n'ont pas d'équivalents directs en anglais. Plutôt que de leur trouver un substitut, le choix a été fait de les conserver dans la langue source. Cela participe aussi à la préservation des langues aborigènes. Les deux ouvrages



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

disposent d'un glossaire et de notes très complètes afin d'expliquer l'usage de ces termes. Là encore, le côté pédagogique et didactique de ces récits est fortement mis en avant dans les deux ouvrages.

## 3. L'autotraduction intralinguale

Avant d'analyser les deux exemples retenus dans cette section, il convient d'expliquer ce qu'est l'autotraduction intralinguale. Selon Roman Jakobson, il existe trois types de traduction : la traduction intralinguale ou reformulation qui consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue *;* la traduction interlinguale*,* de langue à langue, qu'il qualifie de « traduction proprement dite » ; enfin la traduction intersémiotique*,* qui « consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de signes non linguistiques » (Jakobson, 1959). La traduction intralinguale revient donc à traduire un texte dans une même langue et s'apparente à une forme de réécriture. Les deux ouvrages à l'étude ici représentent une forme de traduction intralinguale dans la mesure où un transfert de genre littéraire s'est effectué : d'un ouvrage de littérature destiné à un public adulte vers un ouvrage de littérature jeunesse. Les exemples choisis pour étayer ce propos sont *My Place* et *Sally's Story* de Sally Morgan d'une part et *Follow the Rabbit-Proof Fence* et *Home to Mother* de Doris Pilkington Garimara d'autre part. Dans les deux cas, l'auteur a d'abord écrit une version destinée à un public adulte (*My Place* et *Follow the Rabbit-Proof Fence*) avant de l'autotraduire pour un jeune public (*Sally's Story* et *Home to Mother*). Les deux auteurs ont donc choisi de traduire leur œuvre respective pour un public différent.

*My Place* et *Sally's Story* comportent une partie autobiographique suivie d'une partie biographique. En effet, les deux ouvrages racontent l'histoire de la jeune Sally qui découvre ses origines aborigènes tardivement, alors qu'elle a 15 ans. Elle se rend compte qu'on lui a menti sur ses origines pour la protéger. Fière de son héritage aborigène, elle décide d'en faire une force. Elle interroge son oncle, Arthur Corunna, sa mère, Gladys Corunna, et sa grand-mère, Daisy Corunna pour en savoir plus sur le passé, les conditions de vie des Aborigènes au XXe siècle et comprendre son histoire.

Le roman pour adultes commence par la partie autobiographique suivie des trois parties biographiques. L'organisation du livre pour enfants est un peu différente car l'histoire est répartie en 3 tomes : un tome autobiographique sur la vie de Sally suivi d'un tome sur l'histoire de son oncle puis un dernier tome qui raconte les histoires de sa mère et sa grand-mère. Leur déroulement est similaire au roman pour adultes mais il est ici réparti en trois livres distincts. Ce choix de découper l'histoire pour les enfants s'explique probablement par le fait que les enfants se retrouvent vite découragés de lire des ouvrages volumineux et il est plus facile pour eux de prendre en main trois livres plus petits l'un après l'autre. Il s'agit ici d'une adaptation spécialement pensée pour le public cible.



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

Par contre, il n'y a que très peu de coupes par rapport à l'histoire pour adultes. À titre indicatif, l'ouvrage pour adultes fait 440 pages et les trois tomes pour enfants réunis représentent 380 pages. L'essentiel, et même certains détails, racontés dans la version pour adultes sont donc présents dans la version pour enfants. D'ailleurs, les chapitres se recoupent dans les deux versions. On retrouve par exemple les chapitres intitulés *The Hospital*, *Pretending*, *Only a Dream*, *Family and Friends*… dans les deux versions. Par contre, certains chapitres ont été renommés dans la version pour enfants. Par exemple, le chapitre intitulé *I'm in the army now* a été « traduit » par *School* dans la version pour enfants. En effet, l'auteur a choisi un titre particulièrement subjectif dans la version pour adultes mais a opté pour un titre plus neutre dans la version pour enfants car il serait peu pédagogique de comparer l'école à l'armée pour un public enfant ! Là encore, il s'agit donc d'une adaptation qui prend particulièrement en compte le public cible.

En comparant attentivement les versions pour adultes et pour enfants, on s'aperçoit que le style est resté quasiment inchangé. En effet, les phrases que l'on retrouve dans la version pour enfants sont présentes dans la version pour adultes. Par contre, l'inverse ne se vérifie pas, c'est-à-dire que certains éléments de la version pour adultes n'ont pas été reportés dans la version pour enfants afin de rendre cette dernière plus courte. Après avoir lu les deux versions en parallèle, l'explication la plus probable tient de l'intérêt des informations car, en effet, les phrases qui ont été supprimées de la version pour enfants ne représentaient pas des éléments cruciaux de l'histoire. Le choix a donc été fait de produire des versions pour adultes et enfants assez similaires.

Ce n'est pas le cas de notre deuxième exemple d'autotraduction intralinguale des ouvrages *Follow the Rabbit Proof Fence* et *Home to Mother*. Ce sont des récits biographiques qui racontent l'histoire de la mère de l'auteur, Molly et sa demi-sœur, Daisy, et leur cousine, Grace, alors qu'elles sont enfants. Les trois petites filles font partie des *Stolen Generations* car elles ont été retirées de leur famille à Jigalong (dans la partie Centre-Nord de l'Australie occidentale) et amenées au camp pour Aborigènes de Moore River (au Sud-Est de la région). Elles s'en échappent et suivent la barrière anti-lapins qui avait été construite en Australie occidentale afin de prévenir l'invasion des lapins dans cette région de l'Australie pour rejoindre leur village natal. Elles parcourent ainsi plus de 1 600 kms à pied.

Contrairement à l'exemple précédent, l'histoire a ici été complètement réécrite pour les enfants. L'ordre chronologique des événements a été respecté mais c'est à peu près tout. Les chapitres sont nommés différemment et on ne retrouve aucune phrase de la version pour adultes dans la version pour enfants. L'auteur a ici choisi de réécrire complètement le récit pour les enfants, certainement parce que le livre s'adresse à des premiers lecteurs de 6-8 ans[1]. Ils

[1] Ce n'est pas le cas de *Sally's Story* qui s'adresse à des lecteurs enfants intermédiaires d'une dizaine d'années. Les changements par rapport à la version adulte pouvaient donc être moins conséquents car les enfants ont alors une meilleure connaissance linguistique et grammaticale.



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

n'auraient alors eu une compréhension que très partielle de l'histoire dans l'éventualité où l'auteur se serait contenté de raccourcir la version pour adulte. Tout a donc été adapté pour ce jeune public cible, avec plus de dialogues, des phrases courtes, des mots simples, et même des illustrations ! Il s'agit d'en faire une version qui donne envie de lire aux enfants.

Par contre, on peut noter que la version pour adultes comporte certains mots en langue mardujara[1] et ces occurrences ont été reprises dans la version pour enfants. Elles sont indiquées en italique dans le corps du texte et disposent d'un petit glossaire explicatif en début d'ouvrage. L'un des buts de la littérature de jeunesse aborigène étant de préserver la culture aborigène, l'auteur a fait le choix de conserver une part d'exotisme linguistique en conservant une partie de sa langue maternelle. Dans une certaine mesure, nous pouvons parler d'autotraduction intratextuelle, c'est-à-dire du bilinguisme présent dans un même texte qui révèle la double identité linguistique de l'auteur.

Ces deux exemples d'autotraduction intralinguale mettent donc en évidence deux stratégies différentes : l'une étant de reprendre le texte original et de supprimer certains éléments moins importants pour la compréhension de l'histoire, comme c'est le cas de *Sally's Story*, l'autre étant de s'appuyer sur le texte original et de réécrire l'histoire pour un public en particulier, comme c'est le cas de *Home to Mother*. Nous avons donc affaire à un processus de raccourcissement dans le premier exemple et un processus de réécriture dans le deuxième exemple. Par contre, il est intéressant de noter que les deux ouvrages pour enfants mettent en évidence le fait qu'ils sont adaptés d'une version pour adultes. En effet, nous pouvons lire « My Place for young readers » et « A younger reader's edition of Follow the Rabbit Proof Fence » sur les couvertures respectives.

Nous avons donc analysé deux processus d'autotraduction dans la littérature de jeunesse aborigène, à savoir l'autotraduction collaborative lorsqu'auteurs et traducteurs travaillent ensemble pour proposer deux versions linguistiques différentes d'un même ouvrage, et l'autotraduction intralinguale lorsque l'auteur propose deux versions d'un même ouvrage dans la même langue, dans ce cas une version pour enfants tirée du roman pour adultes déjà existant. Qu'il s'agisse de l'autotraduction collaborative ou de l'autotraduction intralinguale, l'auteur est amené à retravailler son texte pour un public différent, que ce soit une différence d'âge ou une différence de langue et donc de culture.

## Références

Anokhina, Olga (2019) : « Cercle, spirale, chaos : cas limites de l'autotraduction ». *Au miroir de la traduction. Avant-texte, intratexte, paratexte.*

[1] Une des langues aborigènes de l'Australie occidentale.



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

Eds. Esa Hartmann et Patrick Hersant. Paris, Éditions des archives contemporaines, Coll. « Multilinguisme, traduction, création », 97-110.
Ar Rouz, David (2015) : « De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne ». *Revue de sociolinguistique*, Numéro spécial *L'autotraduction : une perspective sociolinguistique*, n° 25.
Bent, Ngarta Jinny ; Chuguna, Jukuna Mona ; Lowe, Pat ; Richards, Eirlys (2016) : *Two Sisters*, Broome, Magabala Books.
Bunbury, Rhonda (1996) : « Australia ». *International Companion Encyclopedia of Children's Literature*. Ed. Peter Hunt. Londres, Routledge.
Collard-Spratt, Rhonda ; Ferro, Jacki (2017) : *Alice's daughter, Lost mission child*. Canberra, Aboriginal Studies Press.
Grutman, Rainier (2015) : « Francophonie et autotraduction ». *Interfrancophonies*, Ed. Paola Pucini, n° 6, *Regards croisés autour de l'autotraduction*, 1-17.
Grutman, Rainier (2016) : « L'autotraduction, de la galerie de portraits à la galaxie des langues ». *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*. Eds. Alessandra Ferraro et Rainier Grutman, Paris, Classiques Garnier, Coll. « Rencontres », 39-63.
Hartmann, Esa (2019) : « Genèse d'une traduction collaborative : *Winds* de Hugh Chisholm et Saint-John Perse ». *Au miroir de la traduction. Avant-texte, intratexte, paratexte*. Eds. Esa Hartmann et Patrick Hersant. Paris, Éditions des archives contemporaines, Coll. « Multilinguisme, traduction, création », 23-44.
Jakobson, Roman (1963) : « Aspects linguistiques de la traduction ». *Essais de linguistique générale* (1959), trad. Nicolas Ruwet. Paris, Éditions de Minuit, 71-86.
Lagarde, Christian (2015) : « De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire ». *Revue de sociolinguistique*, Numéro spécial *L'autotraduction : une perspective sociolinguistique*, n° 25.
Mohdeb, Yanis. *L'autotraduction littéraire, entre traduction et réécriture, le cas de Rachid Boudjedra*. Mémoire de Master, Paris, ESIT.
Morgan, Sally (1987) : *My Place*, Fremantle, Fremantle Arts Centre.
Morgan, Sally (1990) : *Sally's Story*, Fremantle, Fremantle Press.
O'Conor, Juliet (2007) : « The Legends of Moonie Jarl: Our First Indigenous Children's Book ». *The La Trobe Journal*, n° 79, 66-81.
Pacini, Peggy (2015) : « L'autotraduction chez Grégoire Chabot : Médiation, transmission, survie d'une communauté et d'une littérature de l'exiguïté ». *Revue de sociolinguistique*, Numéro spécial *L'autotraduction : une perspective sociolinguistique*, n° 25.
Pilkington Garimara, Doris (1996) : *Follow the Rabbit-Proof Fence*. Brisbane, University of Queensland Press.
Pilkington Garimara, Doris (2006) : *Home to Mother*. St Lucia, University of Queensland Press.
Sperti, Valeria (2016) : « La traduction littéraire collaborative, entre privilège auctorial et contrôle traductif ». *L'Autotraduction littéraire. Perspectives*



BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)

*théoriques*. Eds. Alessandra Ferraro et Rainier Grutman, Paris, Classiques Garnier, Coll. « Rencontres », 141-168.
Sperti, Valeria (2017) : « L'autotraduction littéraire : enjeux et problématiques ». *Revue italienne d'études françaises*, n° 7.
Tanqueiro, Helena (1999) : « Un traductor privilegiado : El autotraductor ». *Quaderns : Revista de traducció*, n° 3, 19-27.



**BDD-A33046 © 2021 Editura Universităţii din Suceava**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-20 08:37:04 UTC)**